

Histoire épisodique du vieux collège de Porrentruy

Autor(en): **Calame, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura**

Band (Jahr): **28 (1957)**

Heft 6

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-825316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

P34

LES INTÉRÊTS DU JURA

Bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
CHAMBRE D'ÉCONOMIE ET D'UTILITÉ PUBLIQUE DU JURA BERNOIS

XXVIII^e ANNÉE

Paraît une fois par mois

N° 6. Juin 1957

SOMMAIRE

Histoire épisodique du Vieux Collège de Porrentruy
Chronique économique — Erratum

HISTOIRE ÉPISODIQUE du vieux collège de Porrentruy

Au temps de la Réforme

C'était un petit homme dont on ne voyait que les yeux. Des yeux noirs, pénétrants, ardents comme des braises, qui vous regardaient comme s'ils voulaient pénétrer d'un seul coup les secrets de votre âme. D'étranges légendes circulaient sur ce petit homme, encore jeune malgré son teint fané et son dos légèrement voûté, des légendes qui faisaient peur, qui effrayaient les femmes, les jeunes filles naïves et confiantes et les hommes superstitieux. Dans le peuple on avait entendu parler de lui comme d'un être dangereux et dans les milieux qui craignaient l'enfer et les foudres du ciel, on se signait à l'ouïe de son nom. Ce n'était pourtant pas un homme de guerre, cruel, violentant les femmes, incendiant les fermes, martyrisant les paysans, refusant de donner les écus qu'ils avaient cachés dans de vieilles armoires ou sous des tas de foin. C'était simplement un prédicant de la nouvelle religion qui semait le doute dans les familles autrefois unies autour du même Dieu et le désarroi chez les prêtres. Sur son compte on racontait des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête. Le soir, à la veillée, dans les villages de l'Erguel qui, malgré les chanoines de Saint-Imier, se sentaient menacés par les ministres de l'Évangile que Bienne soutenait de son argent et de la force armée dont elle disposait ; dans ceux de la Prévôté qui s'enhardissaient avec toujours plus d'audace à se dresser contre les ordres de l'Évêque de Bâle parce qu'ils se sentaient appuyés par Leurs Excellences de Berne dont la puissance en imposait aux princes les plus illustres ; sur la Montagne de Diesse où des sondages avaient révélé un étrange état d'âme en faveur de ces nouvelles théories religieuses que Berne avaient adoptées en publiant un édit de réformation qui abolissait le catholicisme ; dans toutes ces régions et jusqu'aux portes de Delémont et de Porrentruy, de Laufon et des Franques-Montagnes, on connaissait son nom. On ne savait pas exactement d'où venait ce prédicant. Le peuple d'ailleurs avait bien d'autres préoccupations.

cupations que de s'informer de son origine. On savait qu'il était petit, que son visage était étroit, osseux encadré d'une barbe embroussaillée, que ses yeux lancaient des éclairs et que sa voix dominait sans efforts les foules les plus nombreuses qui venaient l'écouter ou auxquelles il s'imposait. Les gens les mieux renseignés, les curés, les abbés, le évêques n'ignoraient cependant pas qu'il s'appelait Farel et qu'il était né quelque part en France. Déjà, à cette époque, alors que Guillaume Farel venait à peine de quitter son baillage d'Aigle où il professait comme maître d'école et évangéliste, sa réputation d'orateur passionné avait pénétré dans l'Evêché et jusque dans cette charmante et pittoresque ville de Porrentruy en pays d'Ajoie où le prince-évêque, quittant sa ville de Bâle, était venu se réfugier. Mais, en cette année 1528, Guillaume Farel était déjà en possession d'une lettre de Leurs Excellences de Berne l'autorisant à prêcher sur les terres et domaines de leurs combourgeoisies. Farel faisait bien leur affaire. Poussé par un ardent désir à sauver les hommes et les femmes que Dieu lui avait confiés, il consacrait ses jours et ses nuits à évangéliser des populations entières. C'est ainsi qu'on le vit escorté de quelques compagnons, parmi lesquels le banneret Jeger et le greffier Sterner de Bienne, parcourir à cheval cette longue vallée de la Suze qui était toute semblable à un lieu perdu, tant la population y était clairsemée. C'est là qu'il porta son premier effort en dépit de la résistance des chanoines de la cathédrale de Saint-Imier demeurés catholiques, qui ne purent, malgré leur fidélité à leur prince et à la Sainte Eglise reconstituer leur chapitre. Pendant huit jours qu'il consacra à des entretiens avec ses partisans comme avec ses adversaires qu'il avait résolu de convertir à ses idées, il se montra pressé, impérieux, autoritaire, menaçant. Une seule chose lui importait : amener à son Dieu les foules, le peuple, et pour dompter ce peuple qu'il sentait réticent, il redoublait d'efforts, de persuasion, d'éloquence. Ses adversaires en avaient une véritable terreur. De sa voix de tonnerre il couvrait leurs protestations, leurs injures, leurs imprécations laissant derrière lui le souvenir d'un être exceptionnel marqué par le doigt de Dieu et prêt à n'importe quelle action et n'importe quel sacrifice pour le triomphe de sa foi. Déjà à cette époque, quand on le voyait passer, seul ou en compagnie de ses fidèles soutiens, des femmes chuchotaient sur son passage en lui lançant des regards peureux et inquisiteurs tout à la fois. — Vous savez ce qu'on dit de ce prédicant ? disaient-elles en baissant la voix. — Que dit-on ? — Eh bien ! qu'il est le fils d'un Juif de Carpentras. — J'ai aussi entendu dire qu'il trafiquait avec le diable, oui, même que, dans chacun des cheveux de sa barbe se tient un diable qui lui donne une force incroyable et qui le fait passer pour invincible. — Oh ! ce n'est pas tout, surenchérisait une commère mieux renseignée que les autres, ce prédicant qui a déjà voyagé par tout le monde, porte certains soirs des cornes sur la tête et ses pieds sont comme ceux d'un bœuf. » Guillaume Farel n'ignorait pas semblables potins. Farel vivait en une époque où la sorcellerie jouissait de la même vogue qu'au temps d'avant la Réforme. Elle était peut-être plus répandue car les âmes inquiètes se raccrochaient à toutes les possibilités de deviner l'avenir et de se protéger des foudres d'un présent misérable. Les diseurs de bonne aventure, les exorcistes,

les magiciens, les faiseurs de miracles, les guérisseurs divins n'avaient jamais été si nombreux. Les tribunaux avaient beau statuer selon les rites de l'époque, le bourreau de Porrentruy ou celui de Berne avait beau apparaître durs et redoutables, la simple question qui consistait à attacher un condamné par les mains et à le soulever au moyen d'une corde alors que de lourds poids étaient fixés à ses pieds avait beau être appliquée, rien ne rendait raisonnables ces enragés partisans du diable qui se réunissaient en assemblées nocturnes en des lieux secrets pour jeter des sorts aux innocents et pactiser avec Satan. Contre cet état d'esprit, il avait lutté et continuait de lutter avec énergie. C'était une offense à Dieu de croire à la magie noire et de se livrer à des pratiques païennes. Contre ces pécheurs impénitents « qui s'abandonnaient en la puissance du diable », il lançait l'anathème ; des coupables dénoncés à sa vigilance, il exigeait des serments et souvent, dans ses prêches, il se répandait en paroles amères contre ces hommes et ces femmes qui ne voulaient pas entendre raison. Mais ce n'était pas là sa principale préoccupation. Son activité débordante l'avait conduit un peu partout dans les vallées de cet Evêché de Bâle qu'il voulait conquérir à la Réforme. C'est ainsi qu'on le vit prêcher à Tavannes avec « une telle véhémence, disent les chroniques du temps, qu'incontinent qu'il eût achevé tout le peuple assistant, d'un commun accord, mit bas les images et les autels dont un pauvre prêtre qui disait la messe ne put la parachever ; ainsi tout étonné s'enfuit en sa maison étant encore tout vêtu de ses habits avec lesquels on chante la messe et cuidait être perdu, car jamais n'avait vu faire tel ménage ». Soutenu par les Bernois, secondé par des prédicants aussi téméraires et aussi sectaires que lui-même, escorté de soldats et d'un huissier bernois, il allait droit devant lui bousculant les obstacles avec une témérité dont on ne l'aurait jamais cru capable. Il était partout à la fois comme s'il possédait un véritable don d'ubiquité. Son ambition était sans limites. Ses projets, il les jetait au hasard de toutes les conversations, puis les étudiait méthodiquement. Il ne se lassait point des objections qu'on lui faisait. Il n'admettait pas de faiblesse et déjà à cette époque lointaine le mot impossible, pour lui, n'était pas français. On l'avait bien vu dans ses démêlés avec Calvin, le grand Calvin qu'il aimait et qu'il appréciait pour son intransigeance à composer avec les dogmes de la nouvelle religion, pour son extraordinaire force de travail, son intelligence brillante, sa foi profonde et explosive, sa parole qui dominait les foules à tel point que celles-ci courbaient le dos en l'écoutant comme si un souffle puissant passait sur leur tête, pour sa discipline. Son premier contact avec Calvin l'avait pourtant déçu. Il avait dû employer toute la force de sa dialectique pour le convaincre en cette fameuse année 1536 à venir à Genève, lutter en cette ville contre la perversion, l'insouciance de la jeunesse et les mœurs légères, et se donner entièrement, sans hésitation d'aucune sorte à son Dieu qui l'avait marqué pour une grande œuvre, « Que Dieu maudisse ton repos, lui avait-il dit, que Dieu maudisse la tranquillité d'études que tu cherches, si en une si grande nécessité tu te retires et refuses de donner secours et aide. »

Et Calvin, si mince, si transparent qu'il apparaissait comme un être diaphane s'était laissé convaincre. Ensemble, ils s'étaient mis au

travail pour préparer des ordonnances ecclésiastiques sévères et tracer un plan de bataille en collaboration avec d'autres pasteurs afin d'étendre leur influence sur toute cette terre romande où chaque jour, grâce à leur foi, à leur courage, à leur dynamisme et à de multiples raisons, la Réforme gagnait du terrain. Calvin à Genève, Farel, devenu son disciple, son servant, s'était installé à Neuchâtel. Il n'avait cependant pas oublié les terres de l'Evêché. Son rêve c'était de conquérir à la nouvelle religion le haut plateau franc-montagnard, Delémont et surtout la capitale de l'Evêché de Bâle, Porrentruy. Rêve insensé mais captivant parce que la route suivie par Farel l'avait mené à plus d'une victoire. Berne, Bienne, l'Erguel, Tavannes, Moutier, pratiquaient le nouveau culte et les cantiques montaient avec un élan toujours plus ardent vers le ciel dans ces églises nues, dépouillées de leurs autels chargés d'or et de tableaux de la Vierge, Laufon avait adopté la Réforme. Pourquoi ne pas pousser une lance vers ce Porrentruy qui apparaissait comme une forteresse imprenable de la foi catholique. Farel n'ignorait pas que des infiltrations s'étaient produites dans la résidence des Princes-Evêques de Bâle. Il y avait là des notables et des gens du peuple prêts à l'aider dans sa tâche. Déjà au temps où il parcourait à cheval les vallées du sud de l'Evêché, des prédicants de Tavannes avaient essayé, il est vrai sans succès, de répandre la bonne parole, la seule vraie selon lui. Ces échecs n'étaient pas faits pour le décourager. Personne dès lors ne s'étonna de le voir revenir à son idée — nous sommes en 1557 — d'aller prêcher lui-même à Porrentruy. Bernard de Clairefontaine et le conseil de cette antique cité dans sa majorité le reçurent, lui et son compagnon, le pasteur Imer Beynon, de Serrières, avec une faveur extrême. « Nous fûmes accueillis, disait Farel au lendemain de sa visite, aussi aimablement que possible. Jamais nous ne sommes entrés dans une ville où nous ayons été reçus plus amicalement et avec plus d'honneur. Lorsque nous nous offrîmes, nous et nos biens, en nous déclarant prêts à donner notre sang et notre vie pour Christ, les conseillers nous écoutèrent avec la plus grande attention et, comme on pouvait le deviner à leur visage, avec beaucoup d'émotion et de faveur. » Mais au château il en fut autrement. Interpellé par un officier du prince, Farel répondit avec quelque grandiloquence : « J'ai prêché Christ seul, et Christ crucifié, vraiment sage, parfait, entièrement bon. Une prédication si saine, si pure ne saurait être appelée source d'ivraie. Et si j'ai exposé mes cheveux blancs à quelque danger à cause de l'Evangile, rien ne peut m'être meilleur. » Puis Farel était parti sans avoir rien abandonné de son projet. « Il ne s'agit pas seulement de Porrentruy, écrivait-il à Calvin qu'il pressait de lui venir en aide au foyer même de la foi catholique dans l'Evêché, mais de tous les sujets de l'évêque. Depuis notre victoire à Genève, il n'y a pas eu de pareil élan vers l'Evangile. Il faut saisir cette occasion. » Calvin refusa de suivre son disciple. Sa lucidité naturelle, son instinct, son intelligence, des renseignements personnels lui avaient fait comprendre que toute tentative d'évangélisation à Porrentruy était vouée à un échec.¹

¹ Pour la période de la Réforme, lire : R. Gerber, pasteur « Chez nous, il y a quatre cents ans » et Charles-A. Simon « Le Jura protestant ».



La bicyclette

appréciée pour sa bienfaisance

Pour tous renseignements et prospectus, s'adresser aux

Usines CONDOR S.A. à Courfaiivre

Tél. (066) 3 71 71

Agents dans les principales localités

774

LOSINGER & C° S.A.

ENTREPRISE DE TRAVAUX PUBLICS

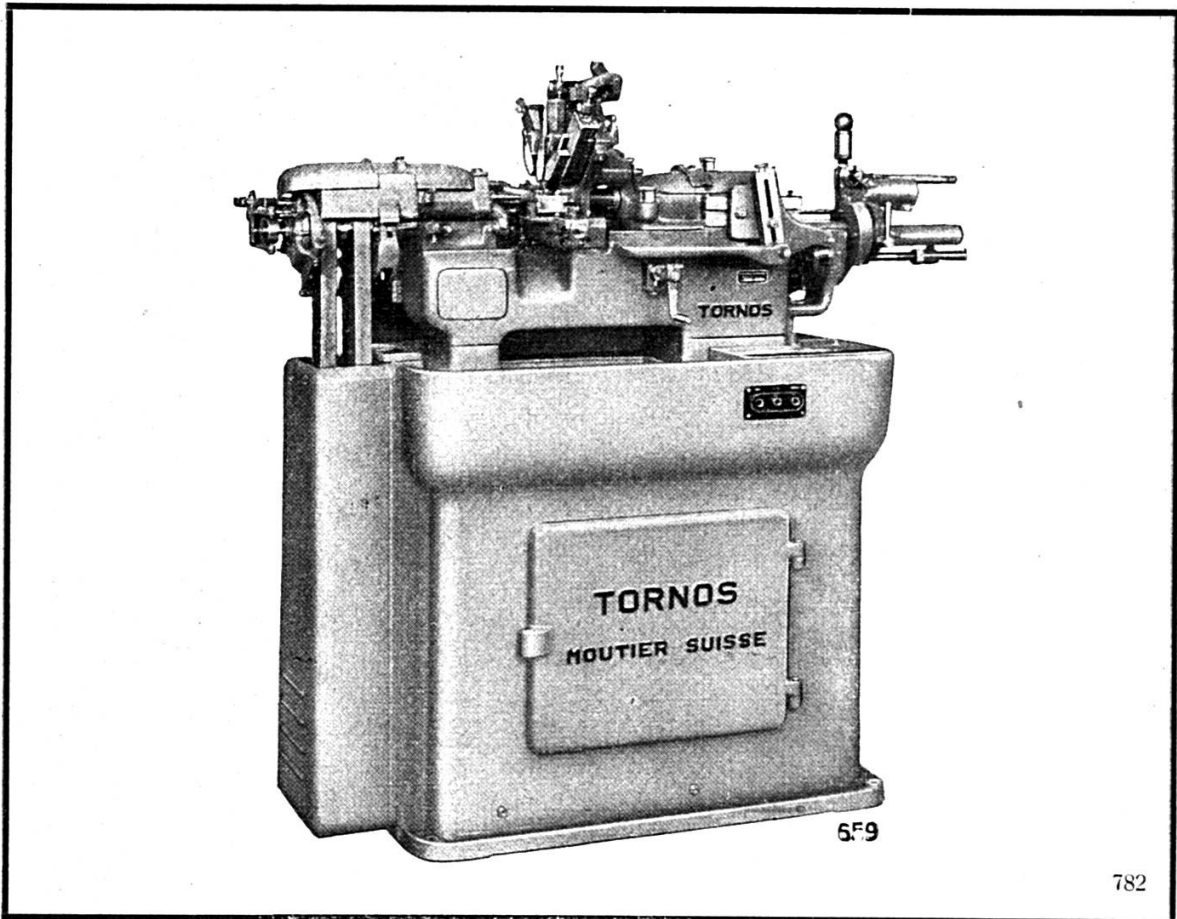
DELÉMONT

Téléphone (066) 2 12 43



Travaux publics
Travaux de routes
Béton armé

775



782



FIDUCIAIRE P. GOBAT

Téléphone (032) 6 45 61

MOUTIER

Avenue de la Poste 26

Téléphone (032) 6 19 49

CRÉMINES

Chèq. post. IVa 4885

Comptabilité - Fiscalité - Expertises

784

La fondation du Collège

Et les années passèrent. Dix-sept ans passèrent.

En mai 1575, le prince Melchior de Lichtenfels mourut. Au conseil de sa capitale épiscopale, la majorité était composée de conseillers favorables à la Réforme. Il y avait là l'ancien greffier Docourt, le lieutenant Laurent Belleney, les conseillers Guyer, Rossel, Vernier. Mais le peuple était hésitant. Les sujets de Son Altesse marquaient une méfiance instinctive à l'égard de ces pourfendeurs de la religion de leurs pères qui les menaçaient des foudres du ciel et qui leur faisaient apparaître l'Enfer plus terrible que celui qu'ils s'étaient imaginé.

C'est alors que vint Jacques-Christophe Blarer de Wartensee. C'était un prince jeune, énergique, intelligent, servi par une foi ardente et la volonté de ramener à son Eglise les brebis égarées. Même avant ce jour du 22 juin 1575 où il fut intrônisé Prince-évêque, il savait que l'Evêché sur lequel il allait régner était divisé par de profondes luttes religieuses et il souffrait au tréfonds de son âme des progrès de la Réforme et du peu de résistance que de bons catholiques offraient aux théories nouvelles. Mais quand il succéda à Melchior de Liechtenfels, ce qui lui pesa le plus, ce fut sa solitude en face des problèmes à résoudre. Il se sentit seul, sans auxiliaires capables d'opposer un mur solide à cette marée d'idées impies qui montaient jusqu'au pied de son château. « Je ne sais quel mal tourmente notre Allemagne, écrivait-il au provincial de Souabe ; elle abonde en prêtres, mais elle n'en fournit guère qui soient pieux, doctes et capables. J'en cherche en vain qui puissent m'aider à délivrer de l'hérésie les provinces de mes Etats qui en sont infectées, ou maintenir dans la foi celles qui sont restées fidèles. Dans mon diocèse, il n'y a ni écoles, ni séminaires qui puissent apporter quelques remèdes à ces maux. Et cependant, je ne puis laisser mes ouailles dans les ténèbres perpétuelles et dans la crasse ignorance des dogmes chrétiens. Car je suis le pasteur de ces peuples et non un mercenaire. »

Jacques-Christophe Blarer ne chercha pas sa route longtemps. Elle lui avait été tracée par Dieu. Dès son arrivée à Porrentruy, il s'était adressé aux hauts dignitaires de l'Eglise et à ses ouailles avec une telle ferveur que des mains s'étaient jointes instinctivement pour prier le Ciel de bénir un aussi saint homme. Le nouveau Prince-évêque, avec cette intelligence lumineuse qui dictait tous ses actes, avait voulu créer autour de lui une atmosphère de confiance, de paix et de pardon en même temps qu'il avait pris la résolution farouche de « vouer tous ses soins et tous ses efforts à la restauration de la foi de la Sainte Eglise ». En homme avisé, il avait parcouru ses Etats rencontrant partout où il passait des ecclésiastiques et des laïcs fervents catholiques avec lesquels il discutait des meilleures méthodes à adopter pour abattre la Réforme. C'est tout naturellement qu'il s'arrêta à l'idée de construire un collège capable de former des prêtres qui iront de par le monde prêcher, cathéchiser, confesser, absoudre, ramener à l'Eglise-mère les âmes inquiètes et hésitantes. Aussitôt en possession de l'agrément de son chapitre cathédrale de Fribourg en Brisgau, il passe aux actes, convoque en son château des chanoines députés par le grand chapitre, réclame avec insistance le concours du général des Jésuites auquel il

lui recommande son Eglise perpétuellement bouleversée par la tempête, prend contact avec « Messieurs du conseil » et les notables de la commune, trouve des fonds et des terrains, non sans beaucoup de fatigues, de tractations, de discussions, de soucis. Qu'importe ! Le 27 août 1597, au milieu du concours des autorités religieuses et civiles, de la noblesse, des représentants des congrégations illustres, d'une foule immense, Jacques-Christophe Blarer de Wartensee pose la première pierre du nouveau bâtiment du Collège. « C'est à mes frais, s'écrie-t-il dans le discours qu'il prononça, que ces constructions se feront. Je ne vous demande qu'une chose : garder intacte la foi et la discipline de l'Eglise romaine. Tous mes efforts tendront à éviter qu'aucune dissension religieuse ne s'élève entre les magistrats et le peuple. Que la paix, que l'union la plus étroite fassent de vous tous un seul corps animé d'un seul esprit. Et la mort même, poursuivait l'Evêque, la mort ne me séparera pas de vous. C'est ici, au milieu de ces bons religieux, de ces enfants, de vos enfants formés par eux à la vertu que je veux dormir mon dernier sommeil. » Son enthousiasme et sa confiance en l'avenir étaient justifiées. A force de persévérance et de volonté, il avait vu le nombre des protestants diminuer sensiblement ou se soumettre à ses invitations de rentrer dans le giron de l'Eglise catholique romaine. Le lieutenant Nicolas Rossel avait été banni et Jean Docourt, secrétaire de la ville, s'était réfugié dans le Montbéliard comme la plupart des réformés.

La construction du nouveau Collège fut poussée activement, si bien que Jacques-Christophe Blarer put le remettre en mains des Jésuites les 26 et 27 août 1604. A cette occasion des actions de grâce en grec, en italien, en français lui furent adressées et des discours solennels furent prononcés au cours d'un banquet réunissant la cour, les magistrats, les Pères jésuites. Trois mois après, en présence des députés des cantons catholiques suisses, du gouverneur de l'Alsace, de nombreux fidèles l'Eglise qui deviendra l'Eglise des Jésuites, fut consacrée avec toute la pompe et la splendeur « du pontifical romain ».

Sous le haut patronage de Son Altesse, le collège ne pouvait que prospérer. Ce collège, c'était sa chose, son bien, l'instrument merveilleux qui devait lui permettre de propager sa religion, extirper de ses Etats toutes les hérésies répandues par les calomniateurs de la Sainte Eglise et régner dans son Evêché uni par l'adoration d'un même Dieu. Il était en cela semblable à Philippe II d'Espagne et des défenseurs autoritaires et fanatiques de la vraie foi. Jacques-Christophe consacrait un temps considérable à son collège. Prince réaliste, il avait réglé, étudié les détails même de l'administration, de l'organisation et de l'enseignement. Admirablement secondé par des Pères jésuites choisis pour leur culture, leur souplesse, la force de leur dialectique, il ne cachait pas son enthousiasme qu'entretenaient périodiquement des succès incontestables. Il ne laissait rien au hasard. A lire les œuvres de l'annaliste du collège, de Trouillat, de Vautrey, du père Voisard, de P.-O. Bessire, de tant d'autres illustres chercheurs qui ont publié sur le sujet qui nous occupe, des œuvres complètes ; à fouiller les archives, on reste confondu de l'activité débordante de celui qu'on a appelé à juste raison : Le Restaurateur de l'Evêché de Bâle. Avec le recteur de ce nouvel éta-



Acier Fr. 345.-
 Acier Fr. 470.-
 Or 18 K avec écrin
 de luxe Fr. 875.-

LONGINES
*Conquest
 Calendar*

Dernière création de la jeune et déjà célèbre lignée Conquest. «LONGINES CONQUEST CALENDAR» présente toutes les qualités éminentes d'une montre de grande classe garanties par un médaillon émail champlé et or incrusté dans le fond du boîtier: précision, automatisme, étanchéité, antimagnétisme, protection contre les chocs. Son cadran riche, au dessin exclusif orné de signes relief en or et de points radium, est agrémenté d'un guichet au cadre bordé d'or, placé à 3 h, entre le centre et la minuterie, et permettant une lecture rapide et aisée du quantième

LONGINES



788

PRO ROUTES S.A.

TAVANNES

COURGENAY

Constructions routières

Génie civil

TAVANNES

Tél. (032) 9 25 50

COURGENAY

Tél. (066) 7 11 35

791

Pour les Vacances Horlogères

demandez le programme de nos « Arrangements à la Mer »
10 jours (tout compris)

Adriatique depuis Fr. 167.—
Riviera italienne . . . — Fr. 198.—
Côte d'Azur — Fr. 243.—

Palma de Mullorca, par avion
7 jours depuis Fr. 460.—
15 — — Fr. 535.—

à l'Agence
de voyages



Tél. (032) 2 05 71
40, rue Neuhaus

B I E N N E

824

Les Fabriques de Balanciers Réunies S. A.

à Bienne et leurs succursales dans le Jura bernois

Saignelégier

Saint-Imier

Evilard

Bienne

vous fournissent toute la gamme de balanciers

804

blissement, il avait arrêté le programme des études, fixé les qualités qu'il entendait trouver chez les professeurs et codifié les mesures disciplinaires frappant les élèves dont la conduite laissait à désirer. Sans oublier les parents, les aubergistes, les taverniers tolérant aux élèves du nouveau collège une liberté trop grande. « Si après neuf heures du soir, on trouve des écoliers jouant, banquetant, dansant dans quelque lieu ou quelque maison que ce soit, les gardes de la ville doivent les arrêter. Défendons aux hôteliers et taverniers de leur (écoliers) donner à boire ou manger, seul ou beaucoup, soit à crédit, soit argent comptant sous peine de trois livres d'amende ». Sous son règne, de nouvelles classes furent créées. On y formait de nouveaux défenseurs de la religion catholique romaine, qui exaltés par un enseignement méthodique et une foi sagement entretenue, le servaient avec une humilité et un dévouement qui le récompensaient de sa fatigue et de ses désillusions. Dans son collège, on y faisait de solides études. La rhétorique, la dialectique, la casuistique, le grec, le latin, les exercices littéraires, le catéchisme, la logique et plus tard la physique y étaient à l'honneur. Jusqu'à ses derniers moments, Jacques-Christophe suivit le développement de sa maison et le jour où ce fils de Guillaume de Wartensee et d'Hélène de Hallwyl rendit son âme à Dieu au milieu de la consternation générale, il était pénétré de l'idée d'avoir bien servi son Eglise, de l'avoir bien défendue, d'avoir accompli une œuvre utile dans ses Etats qui, grâce à lui, avaient retrouvé la paix, une nouvelle ardeur au travail et l'assurance de se sentir protégés contre quiconque oserait venir troubler la quiétude de ses habitants.

Heurs et malheurs du vieux collège

Nous sommes en 1608. Guillaume Rinck de Baldenstein a succédé à Jacques-Christophe Blarer de Wartensee. Puis est venu Henri d'Ostein. Sous le règne de ce dernier prélat, Porrentruy jouissait d'un rayonnement intense. Elle était la résidence d'un Prince de l'Eglise que les papes honoraient de leur amitié. Derrière ses murs qui l'enserraient comme un puissant corset de pierre, elle donnait à l'étranger l'impression d'une ville riche et prospère. La cour du prince était brillante, la noblesse y vivait en grande pompe, les bourgeois ne dissimulaient pas leur plaisir de participer aux fêtes, aux bals, aux réceptions et autres divertissements. Quant au peuple, tout en gagnant petitement sa vie, il aimait chanter et danser aux fêtes patronales. Mais quand la guerre de Trente Ans éclata, ses habitants éprouvèrent des craintes très vives pour leur sécurité. Des craintes qui se justifièrent. Porrentruy connut alors des années très dures. Tour à tour Français, Suédois, Croates, Hongrois, Bourguignons envahirent et occupèrent la cité. Pendant seize ans celle-ci dut tolérer des troupes étrangères et quand les derniers Français s'en retournèrent dans leurs foyers, elle était ruinée. Porrentruy présentait alors un aspect lamentable avec ses maisons abandonnées, ses rues mal entretenues, ses hôtels patriciens délabrés, sa population fatiguée d'un présent difficile et d'un avenir qu'elle n'osait plus imaginer. Le collège n'avait pas échappé à la misère commune. Des soldats avinés l'avaient pillé, forçant les portes des classes comme celles des celliers et des caves, emportant, malgré la résistance du recteur et

des maîtres, provisions, habillements, vins, vaisselle, argenterie, crucifix même. C'était trop, car peu de temps auparavant il avait connu d'autres maux avec l'expulsion des Jésuites accusés par les occupants de la ville et du château de pactiser avec les Impériaux. Leur expulsion leur avait été signifié avec une brutalité toute militaire. « Au nom du comte de la Suze, ordre est donné aux R. Pères Jésuites habitant le collège de Porrentruy de quitter immédiatement la ville. » Et les treize prêtres qu'on avait rassemblés dans la même salle ne purent qu'accepter cette sentence malgré la protestation du recteur, le Père Morel. Ces treize prêtres, qui s'étaient acquis la reconnaissance de la population de la cité épiscopale pour l'avoir soignée avec dévouement pendant que sévissait la peste, s'en furent, par un froid très vif et sans ressources, vers un nouveau destin. La maison de Jacques-Christophe fut fermée. Elle devait cependant retrouver sa gloire d'autrefois. Les guerres n'ont jamais arrêté les idées, le besoin de l'homme de s'enrichir de sciences nouvelles, de s'instruire, de se perfectionner et, dans le cas présent, de continuer à rendre hommage à Dieu en lui offrant une maison où pouvaient être formés ses plus fidèles serviteurs. La population de Porrentruy, ayant retrouvé son calme, restaura sa cité et son collège dont il ne restait plus que les quatre murs, mais que Louis XIII, fils aîné de l'Eglise, avait fait rentrer dans « la province française de Lyon ». Le roi était ainsi devenu son protecteur. C'était là un illustre patronage qui permit au collège, après une douloureuse léthargie de cinq ans, de rouvrir ses portes pour la plus grande joie des Jésuites français qui s'y étaient installés et de nouveaux élèves. Quelle fête, quelle bénédiction ! Des actions de grâce montèrent vers le ciel et le Prince François de Schœnau succédant à Henri d'Ostein et à Béat-Albert de Ramstein reprit la tradition de l'illustre Jacques-Christophe de Blarer dont la mémoire était toujours vénérée. François de Schœnau prit un vif intérêt à cette noble institution. Il entretint des écoliers pauvres, encouragea les arts et fit construire une salle de théâtre à ses frais. Grâce à ses soins attentifs, la grande école prospéra. Elle prospéra si bien que ses élèves purent offrir aux députés suisses venus à Porrentruy pour renouveler l'alliance jurée en janvier 1580, une pièce de théâtre qui étonna les spectateurs autant par la magnificence des décors et des costumes que par la hardiesse d'une machinerie qui faisait descendre du ciel des personnages allégoriques : La Vengeance, la Sagesse foudroyant les mauvais esprits.

Le collège vécut alors son époque la plus brillante. Jean-Conrad de Roggenbach qui fut non seulement le protecteur mais l'ami des Jésuites enseignant dans cette noble maison que fréquentaient quatre cents jeunes gens venus de nombreuses villes de l'Evêché et des Etats voisins, reçut de grands personnages dont chaque visite était le prétexte à des manifestations solennelles, des réceptions grandioses, des cérémonies religieuses qui exaltaient le courage de toute une population à continuer son œuvre pie en faveur des âmes les moins portées à s'intéresser aux choses de l'instruction et de l'éducation. Le rayonnement du collège était si grand que le Prince de Homburg, nous apprend Vautrey dont l'ouvrage sur le Collège de Porrentruy fourmille de renseignements inédits, le duc de Mazarin, Colbert, le plus grand des ser-

viteurs de Sa Majesté Louis XIV, condescendirent à le visiter. Quel hommage et quelle consécration ! Un instant cependant la sécurité du collège parut de nouveau menacée. Louis XIV, poussé par son fol orgueil, faisait la conquête de l'Alsace. Devant ses troupes victorieuses des centaines de fuyards cherchèrent un asile et bientôt Bourguignons et Français apparurent à Fontenais, à Miserez. Ce fut de nouveau la guerre avec son cortège de larmes, de fièvres malignes qui décimèrent la population de Porrentruy, forçant le prince à se réfugier à Bellelay. Aussi quand le traité de Nimègue mit fin à la guerre, ce fut un soulagement général. Les paysans réfugiés en ville retournèrent à leurs champs et l'Ajoie retrouva sa quiétude. Hélas, quarante ans plus tard, l'hiver rigoureux de 1709, la peste de l'année suivante, furent autant d'épreuves douloureuses pour la capitale des Princes-évêques qui, cependant, ne cessa de vouer tous ses soins au développement du collège. Dans cet esprit, Jean-Conrad de Reinach, dur, autoritaire, que l'histoire a condamné pour avoir fait exécuter Pierre Péquignat, fit construire le Séminaire. Son successeur se consacra à ordonner de nombreux embellissements. L'Eglise, devenue l'Eglise des Jésuites, fut l'objet de tous ses soins. En 1749, on y plaça un grand orgue de 1000 florins, une chaire nouvelle, imitant la lapis lazulis. En 1757, des vitraux furent posés aux fenêtres et les bancs renouvelés. Dans le même temps, le trésor de l'Eglise s'enrichit de deux calices de vermeil, d'une lampe, de burettes d'argent, d'ornements de prix, de canons d'autel couverts d'or et d'argent. L'Eglise du collège est devenue un lieu sacré, vénéré en même temps que le témoin des cérémonies les plus impressionnantes de l'époque.

Le collège en période révolutionnaire

La révolution avait été précédé en 1773, — seize ans avant la prise de la Bastille — d'un événement d'une extrême gravité. Par la bulle « Dominus ac redemptor noster », l'ordre des Jésuites avait été supprimé. Cette nouvelle fut accablante pour Porrentruy qui ne cacha pas son affliction et son attachement aux pères Jésuites obligés, malgré l'appui du prince, de quitter cette ville épiscopale où ils avaient noué de nombreuses relations et où ils étaient estimés pour leur dévouement. Le collège dorénavant appartiendra au Prince qui devra s'occuper des deux cents élèves qui l'habitent. La première mesure qu'impose le Prince de Montjoie, c'est de créer une nouvelle administration, de supprimer l'usage des « manteaux et redingottes », d'imposer un horaire très dur aux maîtres, — lever 4 ½ heures — de supprimer le grec, d'inscrire au plan d'études l'enseignement du latin, de l'allemand, du français (les trois branches essentielles), de l'histoire, de la géographie, des rudiments de l'arithmétique et des notions générales de la physique. Mais déjà, tous les regards sont tournés vers la France. De Paris parviennent des nouvelles alarmantes. Les bruits les plus étranges ne cessent de franchir la frontière. L'inquiétude gagne et le peuple et la cour. Le collège est passé aux mains de Gobel, Evêque de Lydda. Gobel est ambitieux, mécontent de son sort. Il entend jouer un rôle en vue dans l'Evêché sans se douter que sa passion le perdra. L'évêque est aussi un homme cultivé, aimant les sciences et les arts. C'est la raison pour laquelle il s'intéressa au collège dont il devint pour

les maîtres et les élèves « L'ange de Lydda ». Sous son administration, cette auguste maison reprit vie ; son enseignement se développa, s'élargit, et sa vie littéraire combla les vœux de ceux qui aimaient cultiver les lettres. Sous le règne de Gobel, en présence du Prince de Wurtemberg, de brillants courtisans et des dames de qualité assistèrent à la représentation de l'opéra de « Zémire et le jeu de l'amour et du hasard ». Pendant huit jours, ce ne furent que joyeuses fêtes, banquets, réceptions et danses. Que la vie était belle ! On ne s'ennuyait pas au Château et en cette bonne ville de Porrentruy.

Cette heureuse période ne devait pas durer. Le dur hiver de 1789 où le thermomètre descendit à — 32 degrés sema la ruine, la misère, la famine, la mort en ville et dans les campagnes où des gens moururent de froid et où la Révolution sema la panique. Dans une atmosphère lourde les élèves « représentèrent devant le prince et la cour une comédie « Le fabricant de Londres ». Dernier souvenir du collège. Peu de jours après, le prince de Roggenbach s'en allait en exil. La terreur régnait partout dans l'Evêché. Les élèves avaient déserté leur maison hospitalière. A fin 1791 « on se hâta de distribuer trois prix par classe à l'église à l'issue des vêpres après un discours analogue à la circonstance ». C'est ainsi que mourut l'ancien collège de Porrentruy fondé en 1597 par le Prince de Blarer.

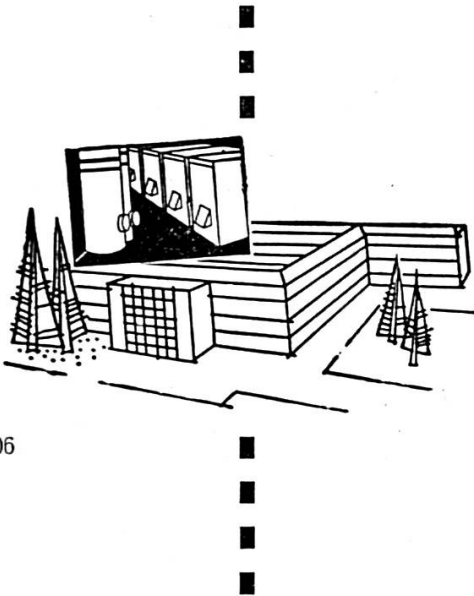
1815 - 1830 - 1856 - 1957

La Révolution devait profondément influencer sur la situation du collège. Dans cette ville de Porrentruy et en Ajoie, où les esprits étaient fort excités, où les partisans de Gobel, élevé au poste de vicaire général de l'Evêché métropolitain de Paris, cherchaient à s'imposer ; en cette capitale épiscopale où les amis de son neveu Rengguer et de sa femme et ceux des défenseurs de l'ancien ordre se livraient à des conspirations ouvertes ou secrètes, la vie était particulièrement troublée. Les révolutionnaires, le 20 octobre 1792, avaient chanté le « Ça ira » et planté un arbre de la liberté sur la place de l'Hôtel de Ville. En novembre 1793, la chute de Rengguer, l'exécution à Paris de son oncle et protecteur Gobel, la vente des biens du prince, la lutte sournoise du peuple d'Ajoie qui comptait peu de révolutionnaires sincères, la situation désastreuse de la région appauvrie par la famine et les réquisitions, tout cela faisait que chacun aspirait à retrouver son équilibre. On était fatigué des excès, surtout de ces excès imbéciles des masses inconscientes, qui, au nom de la liberté, pillaient, incendiaient, tuaient. Sous Robespierre, l'église des Jésuites était devenue le Temple de la Raison. On y avait chanté la « Marseillaise » et célébré le culte de l'Etre suprême après avoir pillé les objets du culte et les vêtements sacerdotaux, renversé les crucifix et brûlé les tableaux de la Vierge et des saints.

Et le collège ? Le collège, nous apprend P.-O. Bessire, avait servi de caserne et d'hôpital. Un seul professeur y donnait des leçons à un petit nombre d'élèves. C'est dans ces circonstances que la Convention décida la création au chef-lieu du Département du Mont-Terrible d'une Ecole centrale. Cette Ecole centrale, selon Vautrey, tenait du lycée et de l'académie ; on y enseignait à la fois toutes les branches des connaissances ; c'était un système qui faisait marcher de front les études

PÄRLI & C^{IE}

BIENNE DELÉMONT PORRENTROY TRAMELAN



806

Chauffage central
Application de la chaleur
à tout usage
Chauffage par rayonnement
Chauffage au mazout
Climatisation
Installations sanitaires

FIAT

Divers types pour tout le monde
Prix depuis Fr. 4950.- (Fiat 600)

Ateliers de
réparations

S.A. **AUTO** A.G.
BIEL-BIENNE

Pièces
originales

AGENTS :

Alle : Racordon Frères, Garage — Delémont : Charles Kœnig —
Moufrier : Jos. Varrin, Garage — Tavannes : Jos. Mordasini
Bassecourt : E. Monnin

809

Nos bons hôtels du Jura

**Vous pouvez vous adresser en toute confiance aux établissements
ci-dessous et les recommander à vos amis**

Bienne	Hôtel Seeland (A. Flückiger) Entièrement rénové — Confort	(032) 2 27 11
Boncourt	Hôtel A la Locomotive (L. Gatherat) Salles pour sociétés — Confort	(066) 7 56 63
Delémont	Hôtel Terminus (Pierre Martel) Entièrement rénové, brasserie, bar	(066) 2 29 78
Macolin	Hôtel Bellevue (A. Berthod) Moderne et confortable — Salles pour sociétés	(032) 2 42 02
Montfaucon	Hôtel de la Pomme d'Or (René Meyer) Sa cuisine et ses vins	(039) 4 81 05
Moutier	Hôtel Suisse (Famille Brioschi-Bassi) Rénové, grandes salles	(032) 6 40 37
La Neuveville	Hôtel J.-J. Rousseau (William Cœudevez) Neuf — Confort, salles	(038) 7 94 55
Porrentruy	Hôtel du Simplon (S. Jermann) Confort, sa cuisine, sa cave	(066) 6 14 99
Porrentruy	Hôtel du Cheval-Blanc (C. Sigrist) Rénové, confort, salles	(066) 6 11 41
St-Imier	Hôtel des XIII Cantons (J. Wermeille) Rénové, confort, grill, bar, salles	(039) 4 15 46
St-Ursanne	Hôtel du Bœuf (Jos. Noirjean) Rénové, sa cuisine, sa cave	(066) 5 31 49

littéraires, réales et scientifiques. Les langues française, latine, allemande, l'histoire, la géographie, la physique, la chimie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la logique, la législation, le dessin avaient tous des maîtres spéciaux. Le corps enseignant était composé d'hommes connus pour leur vaste érudition et nos historiens les ont maintes fois cités, qu'il s'agisse de l'helléniste et littérateur Eémane, créateur du jardin botanique que Thurmann devait plus tard complètement transformer, du célèbre Delanoue, chargé de cours de littérature latine et française, de Louis-Marie-Charles-Henry Dupaty, membre de l'Institut, peintre et sculpteur, du peintre bien connu Bandinelli, de l'abbé Denier, du poète Gressot. En 1796, l'Ecole centrale comptait 123 élèves, mais par la loi du 28 pluviôse an VIII (16 février 1800), elle fut réduite à l'humble condition d'une école secondaire, malgré les démarches pressantes faites à Paris par le maire Quiquerez. Celle-ci, il est vrai, n'eut qu'une courte durée. A Paris, le Directoire avait fait place au Consulat. Dans le Département du Haut-Rhin, de nouveaux collèges avaient été créés, notamment à Colmar, Altkirch, Belfort, Porrentruy, pour remplacer les écoles secondaires dont les autorités scolaires et les parents n'étaient pas contents.

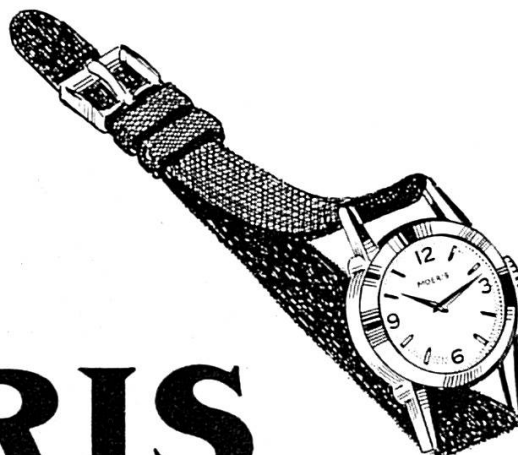
Mais voici 1815, le traité de Vienne et l'Acte de Réunion du Jura au canton de Berne qui, en son article 3 garantit l'existence du collège de l'ancienne capitale épiscopale. Est-ce le début d'une ère nouvelle ? Les esprits ne sont pas rassurés. Quoi qu'il en soit on fait grand bruit autour de cette décision et des maîtres qui ont repris leur enseignement avec un enthousiasme nouveau. Tout le monde s'ingénie à sortir la vieille maison de sa léthargie. Tout est prétexte pour la mettre en valeur. On impose même à ses élèves un costume de couleur voyante : redingote bleue à col cramoisi avec des boutons jaunes portant ces mots : Collège de Porrentruy ; pantalon bleu (blanc en été) et casquette uniforme. Ainsi, petit à petit, le collège reprend son travail régulier, la discipline a été renforcée, deux chaires de théologie ont été créées et les cours de chimie, de physique, de botanique augmentés. Quant au nombre des membres du corps enseignant recruté parmi les religieux de Bellelay, il a été renforcé. En cette année 1830, le collège compte 160 élèves, mais sous l'influence de Stockmar son administration est radicalement modifiée ; les ecclésiastiques sont remplacés en partie par des laïcs, l'enseignement des sciences et des langues vivantes est élargi. Un souffle nouveau anime l'ancienne maison de Jacques-Christophe Blarer, malgré l'atmosphère passionnée qu'on respire en Ajoie et que créent les luttes religieuses. Stockmar résiste à ses adversaires. Mais l'Ajoie et le Jura Nord vivent des années douloureuses qui touchent directement le collège que quittent les maîtres et que désertent les élèves. Une nouvelle crise éclate ! Comme s'il n'y en avait pas eu assez ! Les conservateurs-catholiques qui se sont élevés avec force contre les articles de Baden mènent une lutte farouche pour reconquérir l'école qui leur échappe et contre ce libéralisme « qui tend à faire de l'enseignement un monopole ». Une lutte longue et implacable se poursuit à laquelle sont mêlés les noms de Favrot, Quiquerez, Trouillat, Stockmar, Kohler, Valentin Cuenin et tant d'autres dont Emile Froté, dans la très belle étude qu'il a publiée ici-même, a évoqué

l'infatigable activité. Mais, heureusement, les luttes les plus pénibles prennent fin, du moins s'atténuent. En 1854 les élections ouvrent enfin une nouvelle période non seulement pour la République démocratique de Berne, mais encore pour le Jura et pour le collège qui, par la loi du 26 juin 1856 devient l'Ecole cantonale de Porrentruy. En 1854, sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement bernois procède à une profonde réorganisation scolaire. De nouvelles chaires sont créées à l'Université de Berne et en 1856, le Grand Conseil promulgue une loi sur les écoles secondaires et sur les écoles cantonales — remplacée par la loi récemment votée par le peuple bernois et par le peuple jurassien. En 1877, l'Ecole cantonale de Berne est supprimée, celle de Porrentruy est maintenue.

« Cet établissement, lisons-nous dans l'« Histoire du Jura bernois et de l'ancien évêché de Bâle » de notre historien jurassien P.-O. Bes-sire, qui remplaçait l'ancien et vénérable collège et qui répondait à l'une des plus chères aspirations de Stockmar, eut des commencements difficiles. Cette institution se heurta dès le début à une opposition violente, qui fut « avant tout d'ordre confessionnel, mais qui fut aussi d'ordre politique ». Le conseil de bourgeoisie et le conseil municipal de Porrentruy que présidait cependant un professeur laïc, l'historien Joseph Trouillat, menèrent une campagne acharnée contre l'Ecole cantonale fondée, disaient-ils, en violation de l'Acte de Réunion de 1815, parce que cette école cantonale « mixte » était destinée à recevoir des élèves de l'une et de l'autre confession et parce que les autorités scolaires se proposaient à faire appel à des professeurs protestants. Le Directeur de l'instruction publique, Lehmann, passa outre à cette opposition en faisant observer à Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Bâle qu'il n'y avait plus de collège mais bien une école cantonale établie en vertu d'une loi émanant du Grand Conseil de Berne. En d'autres termes, cette école littéraire et scientifique était un lycée ou un gymnase accessible à tous les Jurassiens, ainsi qu'aux jeunes gens qui se destinaient aux carrières libérales, et cela sans acception d'origine ou de confession. X. Stockmar, de son côté qui avait pour ainsi dire tenu l'Ecole cantonale, son enfant de prédilection sur les fonts baptismaux, avait pris part aux débats : L'Ecole cantonale appartient au Jura, avait-il déclaré, et au canton tout entier. S'il ne lui est pas permis de prospérer à Porrentruy, je proposerai aux autorités compétentes de la transférer à Delémont, par exemple, où elle sera reçue les bras ouverts. « Dès lors l'opposition se fit moins violente, plus sournoise. Le recrutement des élèves devint cependant plus difficile. La situation s'aggrava pendant le Kulturkampf. De 1866 à 1875, soit pendant neuf ans, 26 candidats seulement, se présentèrent aux examens du baccalauréat. »

* * *

Depuis cette époque, l'Ecole cantonale de Porrentruy, dans le calme, a pu se consacrer entièrement à sa mission. Année après année, elle a formé une grande partie de l'élite intellectuelle de notre jeunesse jurassienne qui a porté sa renommée bien au-delà des frontières de notre Jura. Grâce à la valeur de son enseignement, elle s'est classée au premier rang des établissements similaires d'instruction. Nous pourrions



MOERIS

GRANDS PRIX

Chez les bons horlogers

817



LA BÂLOISE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

Vie

Assurances adaptées à toutes les situations, pour chefs de familles, d'entreprises, enfants, etc. Rentes viagères, caisses de pension. Assurances populaires.

Accidents

Assurances individuelles, collectives, enfants, agricoles, occupants d'automobiles, voyages.

Responsabilité civile

Assurances professionnelles pour médecins, dentistes, fonctionnaires, etc. Particuliers, artisans, chefs d'entreprises, automobilistes, etc.

Agence générale pour le Jura bernois :
MARCEL MATTHEY, Pont du Moulin, Bienne

820

Grande
Loterie des Vacances
1x 200'000
1x 100'000
Seva
6 Juillet

111/4

citer ici, si ce n'était trop de présomption de notre part, les noms de nombreux élèves qui, formés à l'Alma mater de Porrentruy, lui ont fait et lui font encore le plus grand honneur par la situation sociale qu'ils ont acquise, les travaux qu'ils ont publiés, le rôle qu'ils ont joué dans la vie publique, l'heureuse influence qu'ils ont exercée et qu'ils exercent encore dans leurs différents milieux. Tout ceci parce que l'Ecole cantonale, même dans les périodes troublées qu'elle a connues et où on pouvait douter de son destin, a toujours poursuivi le même but : donner à ses élèves une formation classique, littéraire, scientifique solide en même temps que le sens des responsabilités, la notion de l'honneur et de la nécessité de l'effort. Qu'elle n'ait jamais connu d'échecs dans sa lutte quotidienne pour élever notre jeunesse vers de hauts sommets, nul ne le prétend. Mais l'essentiel, c'est que notre gymnase jurassien, fidèle à une tradition vieille de quelques centaines d'années, ait voulu rester digne de lui-même et conscient du rôle qu'il a à remplir. Pour jouer ce rôle, le Collège puis l'Ecole cantonale n'ont pas toujours eu la tâche facile.

Après la révolution, l'institution de Jacques-Christophe de Blarer a dû surmonter des difficultés considérables. Plus tard, le vieux collègue a dû lutter avec une ténacité remarquable pour se maintenir à la hauteur de sa mission. C'est grâce à sa volonté de rester ce qu'il devait être qu'il est resté ce qu'il est, c'est-à-dire un établissement d'instruction adapté aux besoins de notre jeunesse jurassienne. Transformé au cours des ans, agrandi, embelli, modernisé, il est devenu la maison dont on parle avec sympathie et où maîtres et élèves se sentent à l'aise parce qu'ils sont tout près les uns des autres. Grâce à ceux qui l'ont dirigé avec une foi constante en son avenir et à ceux qui désirent lui assurer un avenir fécond, l'Etat a veillé qu'il demeure, en terre romande du canton, un symbole et une puissance. Il l'a entouré en maintes occasions de sa sollicitude, mais son rôle n'est pas terminé. Loin de là ! Hier, les classes de l'ancien bâtiment du collège ont été complètement rénovées et le mobilier changé ; le jardin botanique a été bouleversé pour lui donner un aspect nouveau et attrayant. Aujourd'hui, on construit deux salles de gymnastique modernement équipées au pied de la colline du Banné. Demain, sa magnifique bibliothèque sera transférée dans l'ancien Hôtel de Gléresse où elle sera fort bien logée et l'Eglise des Jésuites, servant actuellement de salle de gymnastique, retrouvera un peu de sa splendeur d'autrefois quand elle sera transformée en aula. Mais demain, l'Etat construira encore une nouvelle Ecole normale, à Porrentruy même. Le bâtiment qu'occupent nos futurs instituteurs reviendra à l'Ecole cantonale. C'est là que notre gymnase installera les locaux qui lui manquent encore et le home qu'il réclame depuis de longues années.

Ce n'est pas une école régionale. Elle appartient à nos vallées jurassiennes comme au haut Plateau franc-montagnard et au district de Laufon. Elle est l'école où notre jeunesse jurassienne apprend à se connaître, à s'apprécier et à s'aimer. C'est là sans doute un vieux slogan mais c'est aussi une vérité depuis longtemps constatée. Notre gymnase constitue un foyer de culture où jeunes gens et jeunes filles des districts de Courtelary, La Neuveville, Moutier, Delémont, Saignelégier,

ceux et celles de la Vallée de Tavannes et de l'Ajoie établissent des liens solides, capables de faire disparaître certaines incompréhensions entre le Jura Sud et le Jura Nord. L'École, plus que jamais, doit être un centre de ralliement pour nos futurs bacheliers. Dans l'esprit du législateur de 1856 dans l'esprit de ceux qui ont établi la nouvelle loi scolaire sur les écoles moyennes qui vient d'entrer en vigueur, l'École cantonale a été créée pour donner l'occasion aux jeunes gens capables de notre Jura de faire leurs études dans un même établissement, en dehors et au-dessus de toutes les questions politiques et confessionnelles. Elle doit travailler à forger l'unité de Jura dans le cadre de notre Constitution cantonale. La situation faite aux lycéens jurassiens, par l'octroi de bourses importantes qui ne sont pas des aumônes mais de justes compensations à des frais souvent considérables que les étudiants de Porrentruy, par exemple, ne connaissent pas, la création d'un home, où jeunes gens et jeunes filles peuvent trouver une pension à des conditions fort acceptables, cette situation, disons-nous, fait que les Jurassiens du Jura Sud n'ont plus de dépenses somptuaires à supporter en faisant étudier leurs enfants à Porrentruy. Et qu'on ne vienne pas mêler notre gymnase à la question jurassienne. L'École cantonale est au-dessus de toutes les divisions. Son but est connu. En s'attachant à donner à nos gymnasiens de solides connaissances, en développant chez eux le goût des études, en les formant pour qu'ils puissent affronter la vie pratique sans trop de difficultés ou continuer leurs études dans les meilleures conditions, elle répond aux vœux de tous les Jurassiens. C'est bien la raison pour laquelle elle a trouvé tant de défenseurs au cours de sa longue existence et c'est aussi pourquoi, aujourd'hui encore, elle continue à jouir de la confiance des parents, du soutien de l'Etat et de la sympathie agissante de ses anciens élèves.

L'École cantonale fêtera le centenaire de sa fondation en 1958. Ce sera là un grand événement pour tous ceux qui se réjouissent de voir la « vieille maison » donner une preuve nouvelle de sa raison d'être et de sa vitalité. Cet anniversaire lui vaudra, nous n'en doutons pas un instant, maints témoignages de reconnaissance pour l'œuvre accomplie et d'encouragement à rester dans la voie tracée par ses fondateurs tout en s'adaptant aux besoins d'un enseignement moderne. Ses amis, les autorités, parents et élèves seront là pour lui dire leur sympathie et leur confiance. Ce sera l'occasion, une occasion magnifique d'établir de nouveaux liens entre notre gymnase et les représentants de tous nos districts jurassiens et de repartir d'un cœur vaillant à la conquête de nouveaux lauriers dont nos bacheliers seront les premiers à se réjouir et à bénéficier. Ainsi, tout sera bien.

Paul CALAME.

CHRONIQUE ECONOMIQUE

Des exemples qui doivent être suivis par d'autres. — Il serait vraiment à souhaiter que certains exemples soient suivis par d'autres. Ainsi, l'engagement que viennent de prendre les producteurs de bois envers M. Holenstein de ne pas augmenter leurs prix pendant l'année en cours. Ce faisant, ils suivent l'exemple des industries de matériaux de cons-